

Luna, Elsa Diringer, 2017

par Anthony Vautier

En 2017 sort le long-métrage *Luna* d'Elsa Diringer.

« Luna vit près de Montpellier et travaille dans une exploitation maraîchère. Elle est belle, drôle, elle dévore la vie. Elle serait prête à tout pour garder l'amour de Ruben. Au cours d'une soirée trop arrosée avec ses amis, ils agressent un jeune inconnu. Quelques semaines plus tard, celui-ci réapparaît dans la vie de Luna. Elle va devoir faire des choix.¹ »

Je vais me focaliser sur l'aspect biographique de toute la jeunesse « paumée » représentée par le personnage de Luna, ainsi que l'importance pour la réalisatrice de la géographie de son film. Pour cela, je vais largement m'appuyer sur son scénario, très différent du long-métrage final.

Les premières fois

Luna raconte toutes les premières fois de cette jeunesse paumée ; la première fois que l'on prend vraiment sa vie en main, la première fois où l'honnêteté prend le dessus sur le mensonge, la première fois où l'on fait un choix aux conséquences importantes... Cette jeunesse-ci, c'est Luna qui la représente dans ce film éponyme, c'est l'extension fictive de la réalisatrice, qui n'est autre que l'âge que l'on traverse tous, l'âge où l'on se cherche dans le but d'être meilleur, c'est l'adolescence formatrice.

L'adolescence de « petite conne », comme le souligne la réalisatrice dans sa note d'intention (*voir annexe*), lorsque l'on est « insupportable », parfois « bourreau », « indéfendable », « incompréhensible » et « hors d'atteinte », mais en même temps jeune et insouciant, fragile et perdu car en pleine formation de la vie, inconscient de nos actions et de leurs répercussions, que l'on se doit de transformer, plus tard et idéalement, en leçons. Car derrière toutes ces bassesses morales que l'on cause et/ou que l'on rencontre, il y a de la « joie » et de la « tendresse » qu'il vaut mieux, toujours idéalement, cultiver au lieu de laisser flétrir.

Toujours selon la réalisatrice, le rythme du film se veut rapide, énergique, à l'image de ce jeune âge où l'on vit mille choses, où l'on passe d'un état à un autre en l'espace d'une seconde, tels des enfants qui découvrent les rouages de la vie dans son entièreté. On est censé finir par aimer Luna après l'avoir haïe, car derrière ses actions de « Bête », elle n'est qu'une jeune femme qui ne fait pas forcément toujours les bons choix et qui, malgré cela, cherche simplement à aimer son existence, à être heureuse, quitte à dire adieu à ce qui peut lui causer du mal pour mieux s'épanouir dans son premier véritable amour avec le garçon à qui elle a causé du tort, accompagnée de ses mauvais amis.

Le film devait à l'origine s'appeler *Terrain vague*, qui n'est autre que « quelque chose de sauvage, sans loi, où les plantes poussent à tort et à travers ». Et cet amour entre Luna et sa victime, c'est une de ces plantes : elle n'était pas destinée à pousser, mais après, pourquoi pas ?

¹ Synopsis du dossier de production de février 2015.

Du scénario au film

Le scénario de *Luna* diffère énormément de son résultat cinématographique. En effet, un nombre très important de séquences (pas loin de la moitié) n'apparaît simplement pas dans le film, et le reste a subi des modifications drastiques. La victime ne s'appelle pas Nassim mais Alex, on ne rencontre jamais sa famille (séq. 50) autant que l'on ne voit jamais le père, la sœur et la belle-mère de Luna (séq. 14) ; celle-ci ne cherche pas à être mannequin et ne passe de ce fait aucun casting contrairement à ce qui est écrit dans le scénario, elle ne travaillera jamais dans un salon de coiffure mais toujours dans les champs ! Là où elle se retrouvera confrontée à Alex, qu'elle ne verra donc jamais sur la plage en train de vendre des beignets. Quand Luna change de coupe de cheveux, ceux-ci sont roux et non pas violets (séq. 24), et on ne s'intéresse jamais à sa vie au lycée alors que quelques séquences s'y déroulent ; on ne voit jamais la ville dans son ensemble (séq. 54) ni de lieux emblématiques, Luna se révèle moins entreprenante avec Alex dans le film que dans son scénario écrit (séq. 47) – elle est forcée de travailler avec lui, il insiste pour la raccompagner en scooter, etc. Il n'y a pas de fête foraine (séq. 89) et Luna ne fait aucun cauchemar sur Alex qui la noie (séq. 97) dans un des points d'eau intimistes qui ont remplacé la mer. De plus, le retour du chien Oxmo (séq. 120) après son abandon par Luna histoire qu'Alex ne fasse aucun rapprochement avec ses bourreaux n'est pas la fin du film : il revient bien, mais après cela, il y a la confrontation finale entre Ruben (l'ex de Luna, celui qui viole Alex au début du film) et Alex, et enfin, les retrouvailles entre ce dernier et Luna qui, dans le scénario, ne se retrouvent pas. C'est Oxmo qui retrouve Luna...

Cette raréfaction de personnages, de lieux et d'arcs narratifs secondaires n'ont qu'un seul but : se concentrer sur Luna, le nom du film n'étant pas hasardeux – ce n'est pas « Luna : sa famille, ses amis et ses rêves », mais *Luna*, dans toute son humanité, ses fêlures et sa recherche de son véritable Moi. Les champs prévalent sur le mannequinat et la coiffure pour l'isolation physique et psychologique qu'ils imposent : Luna elle-même le dit, elle aime son travail car elle est tranquille avec la nature, même quand ses erreurs viennent la rattraper jusque là-bas. C'est coupée du monde qu'elle va réfléchir au mieux et suivre ses propres désirs plutôt que ceux fabriqués par son mauvais entourage.

Le rouge de ses cheveux est connoté par la passion amoureuse, préférable à la « superficialité » des cheveux violets, et la piscine de son père dans laquelle elle se baigne avec Alex qui se révèle être dans le film celle de son patron bienveillant (qui deviendra par la suite son beau-père, histoire d'offrir un père à Luna jusque-là absent) appuie son côté rebelle. Lorsque Alex et Luna font l'amour sur l'herbe, nus et isolés, on a le sentiment de voir Adam et Ève au cœur d'un lien fusionnel le plus pur qui soit : cet échange est à l'opposé de l'agression du début, de l'abandon d'Oxmo, de la haine d'Alex pour ses bourreaux... Et c'est précisément ici que l'on retrouve toute l'innocence de l'adolescence en quête de bonheur : les faire finalement se retrouver tous deux dans un plan final rapproché cloisonnant leurs deux visages cheveux au vent plutôt que de les séparer, c'est une belle victoire sur les erreurs que l'on peut faire.

En conclusion

Comme l'écrit Elsa Diringer dans sa note d'intention :

« Ce film est né de mes souvenirs d'adolescente qui vont du Luna Park près de Carnon-Plage aux courses de vachettes en bas de chez moi. »

Luna est Elsa, Elsa est Luna. La réalisatrice a passé son adolescence à Montpellier et ses alentours, d'où ce choix pour *Luna* ; l'absence de lieux emblématiques nous éloigne tout de

même de la géographie montpelliéraine, dans le but d'universaliser cette quête adolescente que n'importe qui peut connaître, n'importe où.

Les différences et suppressions entre scénario et film exploité nous rapprochent finalement du personnage de Luna et de sa lutte et lient aussi davantage Luna à sa créatrice. On peut se reconnaître en elle, et atteindre la volonté première de la metteuse en scène : détester Luna comme l'on peut ou a pu se haïr puis, attendri, l'aimer, autant que l'on peut finir, après s'être cherché, par apprécier qui l'on peut être.

Documents annexés :

1. Note d'intention d'Elsa Diringer, dossier de production de février 2015.

NOTE D'INTENTION

Luna est paumée. Comme beaucoup de filles de son âge elle ne sait pas ce qu'elle veut, ni ce qu'elle ne veut pas.

Un soir, tout dérape et elle commet l'irréparable.

Et puis elle tombe amoureuse, vraiment amoureuse. Mais pas de n'importe qui : de sa victime.

A partir de là, elle va devoir prendre sa vie en main, faire des choix, arrêter de mentir. Pour la première fois de sa vie.

C'est toutes ces premières fois qui m'intéressent. Ce chemin qu'elle va parcourir.

Au début, Luna est une « petite conne » insupportable, un bourreau, indéfendable, incompréhensible, hors d'atteinte. Mais c'est aussi une enfant de 15 ans, perdue, fragile, qui ne se rend pas compte. Est-ce que ça suffit à l'excuser ? C'est une figure plus troublante et plus complexe que celle de Nassim, sa victime... C'est pour ça que je veux raconter cette histoire de son point de vue à elle : pour vivre avec la « Bête ». Pour essayer non pas de comprendre mais de ressentir, de vivre le temps d'un film à ses côtés, à son rythme, à sa hauteur : les yeux dans les yeux.

Et dans le regard de Luna je veux qu'on y trouve de l'amour, je veux qu'on y trouve de la joie, de la tendresse, de l'inconscience et cette insouciance qui n'excuse rien. J'aimerais raconter une histoire d'amour amoral où l'amour émerge pour peut-être triompher et où l'agresseur (y a-t-il un féminin ?) pardonne.

Le rythme du film sera rapide, à l'image de l'énergie de Luna.

Elle fonce, sans jamais se retourner. Les sentiments, les événements s'enchaînent et se télescopent, sur le même plan, dans une complète amoralité. Juste après le viol, à peine remise de son avortement, Luna fonce à son concours de mannequin et acceptera de sucer Ruben juste parce qu'il le lui demande. Elle n'a pas conscience du mal qu'elle fait, ni de celui qu'elle se fait. Rien n'est vraiment grave, la vie continue, dans une perpétuelle fuite en avant.

La mise en scène et le montage devront rendre compte de cette fuite en avant, de ce côté « cut », où l'on passe d'un état à l'autre sans avoir le temps de digérer ce qui s'est passé. C'est avec cette énergie que Luna va protéger comme une bête blessée son amour pour Nassim. Violence des sentiments, de l'incompréhension, des cadres, du rythme du film jusqu'à ce qu'elle accepte que Nassim l'envahisse, la calme, la soulage, la mette face à elle-même.

Le pari du film est qu'on arrive à aimer Luna. Malgré tout. Elle doit nous faire rire, nous énerver, nous toucher, nous émouvoir. J'aimerais qu'on oublie de la juger, qu'on perde la distance suffisante pour la condamner, qu'on soit embarqué avec elle, collé à elle.

Il faut qu'on ait envie que Luna s'en sorte, qu'on ait peur pour elle, peur que Nassim découvre tout.

Parce que derrière tous ses coups de gueule, ses moments odieux, ses réactions de merde, son côté mégalo, il y a une enfant de 15 ans qui est en train de vivre son premier véritable amour.

Grâce à cet amour Luna va changer et, pour la première fois de sa vie, dire la vérité.

Dans cette histoire Nassim semble plus solide que son bourreau. Il a une personnalité plus affirmée, un milieu familial plus soudé, plus chaleureux. Il travaille, il est doué en dessin, il ose chanter et danser en public. Il est généreux et ouvert. Il est tout sauf l'image attendue de la victime en phase de reconstruction psychologique. Nassim n'est pas timide, il n'est pas faible. Il s'est trouvé au mauvais endroit, au mauvais moment.

Au début, rien ne laissera voir qu'il a subi un viol. Ce traumatisme devra transparaître de façon d'abord ténue, pour ensuite déborder du personnage. Mais petit à petit Nassim doit nous inquiéter, devenir insaisissable. La séquence du cauchemar de Luna à la plage est pour moi un moment charnière dans la construction du personnage : pour Luna comme pour le spectateur, il faut qu'on ait l'impression que Nassim en sait plus qu'il ne le montre et qu'il est capable de tout.

Jusqu'au dernier moment il faut qu'on ait peur qu'il se serve de son arme. Il faut qu'on ait peur pour Luna, pour lui, pour eux. Je ne sais pas ce qu'est une fin ouverte... Si c'est rester dans l'incertitude absolue et magnifique de la vie alors oui peut-être que cette fin est ouverte.

Au départ ce film s'appelait « Terrain vague ». J'ai abandonné ce titre parce qu'il sonnait un peu mou. Pourtant il pourrait aussi s'appeler comme ça. J'aime ce que ce mot raconte : quelque chose de sauvage, sans loi, où les plantes poussent à tort et à travers. L'amour de Nassim et Luna est une de ces plantes vivaces, improbables, qui pousse au mauvais endroit, de travers, mais qui pousse quand même. J'aimerais qu'on soit séduit par la force et la fragilité de cet amour-là, et que jusqu'au bout, quelle qu'en soit l'issue, on ait envie d'y croire.